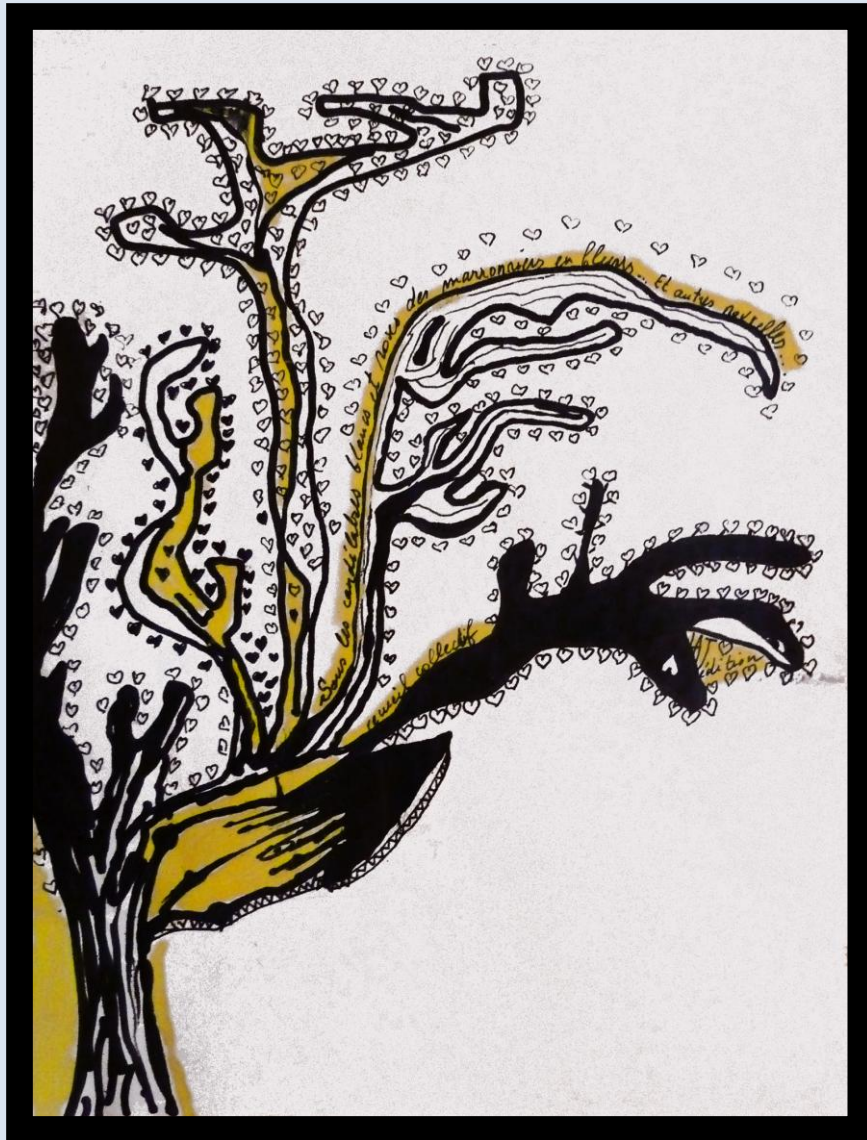


Sous les candélabres blancs et roses des marronniers en fleurs & autres nouvelles et poèmes



Recueil collectif/ LAT 2012

Aganticus- Air Nama – Kacem Loubay - Cicero Melo- Dominique Montalieu- Flo Lacanau-
Kacem Loubay- Mystic Child-Rémy Verneuil- Tof' enfant de novembre-Slévich- Sophie Lucide- Stipe-
Solange Krämer

Photos : Tof' / Dessin : Solucide

12 AUTEURS POUR 2012

QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS EN 2012 ?

LAT A RÉUNI 12 AUTEURS POUR VOUS RACONTER, SOUS FORME DE POÈMES, DE LETTRE, D'ESSAI, ET DE NOUVELLES LEUR ÉVOCATION D'UN AMOUR QUI NE SE CLAME PAS, MAIS SE MURMURE, SE CACHE OU SE TAIT, SE DÉVORE OU SE CHAMAILLE, SE DEVINE EN SE LAISSANT ALLER À DES TRAVERS HABITUELLEMENT PEU PLAISANTS. MAIS QU'UN BRIN DE TALENT VIENNE À S'EN MÉLER ET VOICI QUE L'AMOUR TU DÉPLOIE SES AILES DE GÉANT EN NOUS FAISANT VIBRER.

UN GRAND MERCI À CEUX QUI ONT DONNÉ UNE PART D'EUX-MÊMES, CELLE QUI NE SE LIT PAS EN STATUT MAIS AUX PIEDS DE LAQUELLE NOUS DÉPOSONS UN BAISER D'ADMIRATION ET DE RECONNAISSANCE.

LAT SOUHAITE À SES LECTEURS ET SES AUTEURS CHÉRIS UNE ANNÉE FORTE EN INSPIRATION, EN BEAUTÉ SUANTE D'UN TRAVAIL QU'ON NE DEVINE PAS.

PÉNÉTRONS DÈS MAINTENANT LE SEUIL OBSCUR DES ESPRITS CRÉATEURS....

BONNE LECTURE !

DAVID BERNARD
LAT.JANVIER 2012
Baisers Volés (Stolen Kisses) 

Anémones de mer

Air Nama

Un jour, en cours d'économie, j'avais été très choquée d'apprendre le calcul de la valeur d'un être humain. Le raisonnement est simple: plus la société investit dans une vie, plus elle a de la valeur. Pour illustration, un adulte né dans un hôpital, scolarisé de 3 à 20 ans environ, assuré social, a une valeur de vie égale à toutes ces dépenses, la société a investi en lui et chiffre sa perte à ce coût. Simple comme raisonnement, n'est ce pas ? Comme $1 + 1 = 2$. Ainsi, on peut facilement imaginer la valeur d'un intouchable, d'un indien d'Amazonie, d'un bushman, d'un clandestin... Ne serait-il pas plus intelligent de valoriser le service rendu à la société ? Les rapports seraient certainement inversés.

Certaines théories apparemment aussi simples et implacables sont dangereuses, de véritables poisons. Ces présentations donnent voix à de purs scandales.

Je ne sais plus qui disait "le jour où il n'y aura plus sur terre, un seul arbre, un seul animal, l'homme mangera des billets"

Pourquoi j'ai fait des études d'économie ? Une science qui prétend nourrir un homme de billets. Qui comptabilise les catastrophes pétrolières, chimiques, naturelles en produits. Une science qui considère que la mort d'une centaine, un millier, un million d'hommes ne vaut pas plus qu'une poignée de clous tordus. C'est absurde !!

En prenant un peu de distance, comme si je naissais à ce monde sans le connaître et entendais ces aberrations à la radio, je croirais à un sketch, une caricature... J'imagine une interview de Fanny Ardant évoquant ces sujets et moi débarquant d'une autre planète, je serais pliée de rire. Pour finalement en pleurer en comprenant cette émission dépourvue d'humour.

Je voulais vous parler d'un homme transplanté, déraciné... Parti et déjà un peu mort. Quelle valeur a-t-il ?

L'étranger flotte sans attaches. Il s'accroche à toute idée de compatriote comme ces parachutistes acrobates en formation. Avec des parachutes rapiécés et déstockés par nos économistes.

Comment recrée-t-il ses racines ? En combien de temps ? Est-il dévalorisé à jamais ?

On est censé écrire pour apporter des réponses, des explications, développer des arguments et je ne sais poser que des questions.

Et l'amour dans tout ça ?

Ah, l'amour, l'amour, l'amour... contient à la fois toutes les réponses et toutes les questions. Toutes les racines et les déracinements, toutes les souffrances et les jouissances.

Les sciences économiques manquent d'amour, la courbe de consommation d'antidépresseurs d'un pays croît au rythme de son PIB. Les courbes sont accolées.

Pourquoi je parle d'amour ? Car il me semble être le rempart le plus solide à la déshumanisation, le défenseur le plus virulent de la vie, de sa manifestation.

Aimer c'est vivre. Vivre c'est aimer.

Aimer c'est rester.

Rester présent à la vie !!

"La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve" écrivait Alfred de Musset. Au-delà de l'aspect onirique de la vie, de la notion de création de sa propre réalité, l'idée de l'aspect nécessaire

l'amour dans la vie me plaît. Oublier ses rêves au réveil n'empêche pas d'avoir rêvé, vivre une vie sans amour ne dispense pas d'aimer. Aimer c'est comme marcher, respirer, courir, on sait faire tout cela spontanément, de manière mécanique sans réfléchir et on peut aussi apprendre à respirer, marcher, courir. Donner du rêve à son sommeil c'est l'orienter, le consigner, tracer dans le néant une trajectoire, imprévue et folle. C'est s'éveiller avec un souvenir, une histoire, même bizarre, incompréhensible, cela donne une contenance.

Surgir chaque matin d'un sommeil noir sans rêves, quelle preuve garde-t-on d'être vivant à cet instant ? Plutôt un cauchemar que le néant.

Comme il est idiot de penser que l'on peut vivre sans respirer, une vie préservée de l'amour est illusion. Il vous tombe dessus et vient catapulter les routines, c'est entrer sur un chemin cabossé, cahoteux, sans rustines, c'est un risque énorme. Et peut-être ce risque est-il aussi peu réel que dans le rêve.

Nous réagissons à l'amour comme les anémones de mer, tantôt épanouies et ouvertes, tentacules à l'affût de nourriture, tantôt repliées et fermées. Et quand, tentacules ouvertes, aucune proie ne vient s'y frotter, l'anémone se décourage-t-elle ? Blessée ou estropiée prend-elle peur, se ferme à jamais et meurt ? Non, rien à craindre, elle n'a pas de cerveau, seulement une bouche et des tentacules. Certains diraient que cela suffit bien pour l'amour....

Je viens d'apprendre qu'elles appartiennent au règne animal. Celui-ci est qualifié d'"hétérotrophe" car il ne peut vivre qu'aux dépens d'autres organismes. Apprendre à aimer est-ce faire évoluer cette dépendance vers un lien, un attachement source de liberté et bien-être ? La proximité des mots attachement et liberté est paradoxale, c'est le chemin escarpé, en fil de rasoir de l'amour.

On dit parfois que l'amour est une stratégie trouvée par la vie pour se perpétuer, éclore, s'épanouir, mourir et renaître.

Que contrairement aux animaux, les êtres humains ont eu besoin de l'amour pour réaliser leur cycle vie et assurer leur continuité. Cela vient à exclure les animaux, les végétaux, les minéraux de l'amour. Et pourtant... je ne vais pas vous faire une tirade lyrique sur la magie du déploiement de l'amour au printemps, lors des envolées des pollens, des chants des oiseaux. Il vous suffit de regarder "Bambi" pour comprendre mon questionnement.

La vie est-elle une stratégie de l'amour pour se perpétuer ?

Bambi est le premier film que j'ai vu au cinéma. J'ai passé la moitié de la séance sous les fauteuils à me cacher de l'écran et à pleurer. Les blessures d'enfance, aussi anodines ou importantes soit-elles, forment une personnalité, creusent les sillons de nos valeurs, de nos attentes et de nos manques. Sous le diktat d'un vécu, j'ai grandi avec des besoins et forgé mon moule à aimer, à manquer.

Nous arrivons tous à l'âge adulte avec une idée préétablie de l'amour, de la manière dont cela doit se passer. Ainsi, confrontés à des "actes de non-amour", selon mes propres critères, je me demande avec angoisse si je suis aimée. Pour pouvoir aimer, il faut reconnaître l'amour et l'identifier au travers de sa grille de lecture et de valeurs. Cette image est tenace et rebelle, elle entraîne les pires angoisses, la déprime et le mal être, comme l'euphorie, la joie et l'harmonie.

La vie est une stratégie de l'amour. Ses chemins capillaires sont aussi nombreux que le nombre d'êtres humains sur terre, peut-être même plus nombreux et chacun avec ses moyens doit ouvrir et parcourir son chemin. Les paysages sont façonnés par l'homme et notre réalité aussi.

**...L'amour n'est jamais éteint, il garde souvent des empreintes vivantes, dans nos cœurs
et nos mémoires...**

ELLE ETAIT TRES BELLE...

A : UNE AMIE... 0. ATIKA

Kacem Loubay 

...Elle était belle
Très belle ...
Elle avait un beau visage angélique
On dirait qu'il était sculpté
Dans le meilleur des moules
Des yeux à la clarté profonde
Les eaux d'un lac peuvent miroiter
Et jouir d'une extrême félicité
Elles peuvent soupirer et respirer
D'une telle immense bleuté

Elle avait de belles lèvres ourlées
Divinement dessinées par un artiste
Et si jamais on parle de sourire
Le temps lui – même semble s'accrocher

Je ne cesse de la regarder
Le tout appelle à la méditation
Un corps qui frôle l'imaginaire
En elle le tout m'enflamme
Et met en élévation ma fugitive âme

Elle était très belle...
Sa chevelure descendait en torrents
En de larges vagues mouvantes
Même le soleil semblait captivé
Il lui mettait autant de teintes
Et la brise courait dans ses cheveux
Comme elle le faisait sur les champs de blé...

Un jour , elle n'est plus...
Quelqu'un l'avait prise dans ses bras
Depuis lors, je n'ai d'elle que de vagues souvenirs
D'une petite reine des monts et bois
Aujourd'hui elle n'est plus... mais elle vit encore
Quelque part dans notre univers
Pour moi son empreinte est toujours là
Dans un petit coin d'une artère de mon... Cœur

La vie, c'est comme une étape de montagne : si on n'avance pas, on recule (A la vie, à la mort)

STIPE

J'étais super motivé, là, autant y'a des fois où je m'étais cherché des excuses sous le sabot d'un cheval, autant là j'avais la niaque de l'œil du tigre. C'est venu comme ça, comme j'espérais que ça viendrait depuis que j'avais l'espoir qu'un jour ça vienne. J'étais vautré dans le canapé, à la télé y'avait une étape de montagne dans laquelle les meilleurs étaient devant et les plus mauvais ne tombaient même pas dans les descentes. Et en plus y'avait même pas de français dans l'échappée. Autant vous le dire, on s'emmerdait comme à la nuit de noces d'Arlette Chabot. Du coup je m'étais mis à suivre du regard une mouche qui me chait sur le plafond, je sais même pas si elle était française et ce qu'elle valait en montagne mais de toute façon j'avais fini par juger que ma position dans le canapé était plus confortable pour suivre la mouche qui chie sur mon plafond que pour suivre les mecs en vélo vus d'hélicoptère. C'est dire où j'en étais rendu à ce moment là de mon été.

Alors que la mouche entamait un virage qui l'éloignait de l'ampoule (mais la rapprochait de la fenêtre, je préfère vous le dire entre parenthèses car vous allez rapidement comprendre que ça n'a aucune incidence sur la suite de l'histoire), je me mis soudainement à me dire "Tiens, et si j'écrivais un livre ?"

Bon, en fait faut savoir que je me le dis environ dix fois par jour, même les jours de défilé du 14 Juillet. Oui mais là, c'était pour du vrai. J'allais vraiment écrire un livre, un truc de tête de gondole à la fnac avec une étiquette "Coup de cœur des sapeurs pompiers" et en présélection mensuelle de France Loisirs.

Alors, je m'attachai à la tâche. Et c'est bien la moindre des choses quand on est tâche que de poser son chapeau et d'attacher, non ? Si.

Pour écrire mon livre, je me suis mis dans les meilleures dispositions :

- j'ai taillé mon crayon-papier,
- j'ai tracé une marge dans mon cahier, à 7 carreaux du bord,
- je suis devenu alcoolique et sentimental,
- j'ai eu une enfance difficile,
- je me suis mis une fleur sur l'oreille et une plume dans le cul,
- j'ai retiré la plume, j'ai eu peur que ça fasse vulgaire.

Alors j'ai inspiré un grand coup. Parce que on dit "avoir de l'inspiration". Mes poumons se sont boursoufflés d'un incipit, d'un scénario, de personnages, d'un style, d'une fin heureuse, d'une 4eme de couv' et d'un retournement de situation à un moment donné mais je peux pas tout raconter. Et, alors que j'allais cracher tout ça et écrire un livre,

- T'as programmé le truc sur Arte ?
- Hein, quel truc ?
- Sur Arte. Le truc que je t'ai dit pendant le déjeuner, là.
(Au fait, c'était Sophie, ma femme depuis qu'on s'est mariés, qui m'interloquait depuis la cuisine où elle écosait les haricots du jardin)

- Tu m'as dit ça ? Mais à quel moment ?
- Oui, de toutes façons tu m'écoutes jamais gnagnagnagnagnagnagnagna gnagnagna
gnagnagna gnagnagna
gnagnagna
gnagnagna gnagnagna gnagnagna gnagnagna
gnagnagna

gna

gnagnagna

- Ah ça y est, maintenant que tu le dis... Sur Arte, c'est ça ?
- Ben oui, sur Arte, puisque j'ai dit "sur Arte", c'est forcément que c'est sur Arte, sur quelle chaîne veux-tu que ce soit ?
- Sur la Une ?
- Ben non, sinon j'aurais dit "sur la Une", pas "sur Arte".
- Ok, c'est bon, je te programme ton truc... C'est à quelle heure ?
- T'as déjà oublié ? Pourtant je te l'ai dit ce midi et t'as dit ok gnagnagna gnagnagna
gnagnagna gnagnagna gnagnagna
gnagnagna gnagnagna
gnagnagna
prout prout gna
- Je voulais juste être sûr, crie pas... C'est quoi la cassette qu'il y a dans le magnéto ?
- C'est écrit quoi dessus ?
- "Desperate Housewives"
- C'est le Docteur House de mardi.
- Je peux l'effacer ?
- Ca dépend, je l'ai regardé ?
- ...
- Fais "Lecture." Et dis-moi de quoi ça parle, je te dirai si je l'ai regardé.
- Tu veux pas venir voir, plutôt ?
- Et les haricots, ils vont s'écosser par l'opération du Saint-Esprit. Fais "Lecture", je te dis. Et dis-moi de quoi ça parle, je te dirais si je l'ai regardé.
- Y'a une rousse qu'est en train de faire le ménage et y'a une blonde qui a un secret et ...
- C'est le Desperate Housewife de jeudi. Je l'ai pas regardé, efface-le pas.
- Je prends laquelle alors ?
- Prends celle du Docteur House de mardi, je l'ai regardé, je m'en souviens. Il était pas terrible.
- C'est laquelle, la cassette ?

- Ca doit être celle où y'a marqué Docteur House. Tu trouves ?
- Ouais, je l'ai. J'ai programmé, j'ai mis un peu plus parce que des fois ça commence pas à l'heure ou alors si Giscard meure pendant ce temps là et qu'ils font un flash spécial de 10 minutes comme ça t'auras quand même la fin.
- Qu'est-ce qu'il a Giscard ?
- (au fait, on était toujours en train de se gueuler ça à travers la maison, vu qu'elle était dans la cuisine et moi à mon œuvre)*
- Rien, j'ai dit Giscard au hasard, j'aurais pu dire Galabru, c'était juste pour dire au cas où y'a un flash spécial
- Il est pas déjà mort, Galabru ?
- Tu crois ?
- Ah non, je confonds avec Louis de Funès.
- Bon, je vais mettre 20 minutes de rabiote, comme ça si Giscard et Galabru meurent, on est peinards.
- Ca donne quoi ton Alpe de Huez ?
- Je sais pas, j'ai arrêté de regarder
- Tu te fous de moi ? Ce midi quand je t'ai parlé de regarder le truc sur Arte tu m'as dit que ça tombait mal parce que y'avait Alpe du Huez sur la Trois alors je t'ai dit c'est pas grave on programmera le truc sur Arte et maintenant tu me dis que tu regardes pas alors j'aurais aussi bien fait de regarder en direct au lieu d'écosser les haricots gnagnagnagna gnagnagnagnagna gnagnagna gnagnagnagnagna gnagnagna gnagnagna gna
- Ben viens le regarder, si tu veux.
- Ah non, j'ai commencé les haricots, je finis les haricots, j'aime pas faire trente-six trucs à la fois et pis après si je rate le début on comprend rien.
- Bon ben je laisse programmé alors, avec vingt minutes de plus. Tu te rappelleras que c'est sur la cassette Docteur House ? C'est bon, je peux y retourner ?
- Tu fais quoi ?
- Un truc...
- T'es encore en train d'écrire un livre ?
- J'ai programmé ton machin alors c'est bon, je peux y retourner maintenant ?
- Oui oui, pardon... Tu me feras lire ?

Alors bon. Donc, je disais, le héros s'appellerait Jim Cartland. Ce serait une sorte de privé, mais pas tout à fait, on comprendrait qu'il a une autre activité parallèle qui lui permet de gagner de l'argent mais faudrait attendre la page 217 pour comprendre quoi, ce qui est sûr c'est qu'on venait de lui confier une affaire qui allait lui rappeler certaines choses, des choses dont il aurait préféré ne pas se rappeler (page 73) car elles le ramèneraient à ce qui l'avait incité à avoir cette autre activité parallèle qu'on ne comprend qu'à la page 217. Bon, faudrait que j'explique mieux que ça et que je lui trouve une chérie, merde j'avais failli oublier la chérie du mec, si j'y mettais pas une femme qu'écarte les jambes sur son bureau je pouvais dire adios au coup de cœur des pompiers et à la tête de gondole. Fallait que je lui fasse écarter

les jambes sur le bureau et aussi dans le taxi, pour être sûr. Et aussi que

- Chéri, je peux te déranger.

Non.

- Bien sûr, chérie !

- Tu m'aimes ?

Bon sang, là, maintenant, pendant que j'écris un livre, comme ça sans prévenir et sans me donner le temps d'étayer ma réponse ?

- Bien sûr, chérie !

- Tu te rappelles quand on s'était dit "A la vie, à la mort" ?

- Ce midi ?

(au fait, elle gueule encore à travers la maison, moi depuis mon livre)

- Nan, pas ce midi, y'a longtemps. On s'était dit "A la vie, à la mort".

- Ah oui, je me souviens.

- Tu le penses toujours ?

- Ben ouais, pourquoi tu demandes ça ?

- Hein ? T'as dit quoi ? J'ai pas entendu à cause de la chasse d'eau.

- T'es aux cabinets ?

- Oui, mais j'ai fini. T'as répondu quoi ?

- J'ai répondu "oui".

- Ah, cool...

- ...

- Chéri ?

- Oui chérie ?

- On fait en enfant ?

- Tout de suite ?

- Oui. Enfin dans cinq minutes, le temps de mettre les haricots dans la cocotte.

- Ben disons que là je faisais un truc...

- T'avais dit "A la vie, à la mort" !

- Bon ok...

Donc voilà, week-end niqué. J'ai pas écrit de livre, le gosse s'appelle Théolasque et y'a un suisse qu'est tombé dans la descente, paraît qu'on a même vu les os craquer et le sang éclabousser les sandales des spectateurs.

A la vie, ça ?

A la mort, oui !

Plus de *Stipe* sur : stipe.over-blog.com 

Petite comptine du fou et de la nuit

Mystic Child

Ce soir je suis bédouin
Majnoun l'amoureux fou
Leila, tu es si loin
Et le réel est flou

Nourris-moi de lumière
Augmente mon désir
-Que ma coupe jamais
De son vin ne soit vide-

Et la nuit je suis fou d'amour
Je te rejoins ma bien-aimée
Je tends des ponts dans mes poèmes
Ainsi soit j'unis nos moitiés

Ce soir je suis bédouin
Majnoun l'amoureux fou
Néant soit mon destin
S'il n'est pas fait d'amour

Nourris-moi de lumière
Augmente mon désir
-Que ma coupe jamais
De son vin ne soit vide-

Et la nuit je suis fou d'amour
De dieu je puis vous révéler
Par-delà l'ombre et l'anathème
'Splendeur de sa féminité!

Ce soir je suis bédouin
Majnoun l'amoureux fou
Je suis en transe et j'oins
Mon corps au cœur cent trous

Nourris-moi de lumière
Augmente mon désir
-Que ma coupe jamais

De son vin ne soit vide-

Et la nuit je suis fou d'amour
Plus amoureux qu'un amoureux
Oui mais d'orage est fait mon schème
Et mon corps est en feu

Ce soir, tu étais moins
La nuit qu'un cri de loup
Ce soir je suis bédouin
Majnoun l'amoureux fou.



Sous les candélabres blancs et roses des marronniers en fleurs ...

Solange Krämer

« À l'instant où ils se tenaient l'un à l'autre noués sous les candélabres blancs et roses des marronniers en fleurs, elle l'avait déjà trahie en son cœur puisqu'elle le trahirait un jour, que ce ne serait pas l'épée de la mort qui les sépareraient mais la platitude de la vie bourgeoise ».

Olivier Rolin /Port-Soudan

Il est parti au petit jour. La veille, il a murmuré une phrase tout de même: « je te mets le réveil ». Son visage était fermé. Il a prononcé cette phrase d'un air un peu navré, c'était encore une façon de s'excuser. Souvent, lorsqu'il s'adresse à elle, il y a au fond de son regard une lueur de détresse. Il a peur d'elle; il est devenu addict à cet effroi comme autrefois il fut addict à des substances au moins aussi dangereuses. Elle aurait aimé le connaître à cette période, ce temps où il fut lui-même l'espace de quelques mois. Mais on l'a soigné. Sa maman l'a soigné en l'enfermant dans sa chambre d'enfant qu'il avait réintégrée pour l'occasion. Une deuxième façon de lui donner la vie, un prétexte de reconnaissance éternelle.

Il était parti rejoindre sa famille justement, qu'il n'avait pas vue depuis plus d'un an maintenant, ce qui n'avait jamais dû arriver de toute sa vie. Elle était sensée être la responsable de cette fracture. Parce qu'un an auparavant, elle avait dit stop, maintenant basta ! Basta à cette comédie qui s'éternisait depuis bientôt vingt ans. Vingt ans durant lesquels elle pensait un peu connement avoir fourni sa part d'effort, ce qui en soi la débéquait déjà mais il fallait croire qu'elle avait tout de même digéré le discours ambiant empli d'une soi-disant tolérance doublée de bien-pensance un peu gluante. Un « art de vivre » dans un univers inconnu, celui des petits bourgeois.

Ce n'était pas la première fois qu'il partait à l'aurore, assister à un mariage, un baptême, une cérémonie familiale où elle n'avait nulle place. A chaque fois, elle se regardait dans la glace, cherchant l'anomalie la ramenant à son enfance, anomalie qui perdurait mais qu'on taisait. Il y avait toujours une explication officielle et tangible à sa défection. Elle avait même appris à anticiper le truc en faisant passer son orgueil par-dessus les préjugés qui l'accablaient. Chaque fois aussi, il revenait un peu plus pitoyable avec, à la bouche, le même lot de consolation « je n'ai pensé qu'à toi; tu m'as manqué » Chaque fois, elle a laissé tomber pour d'obscur raisons au sommet desquelles elle plaquait son obstination à ne pas leur donner raison. « Leur », « ils », « eux », tous ceux qui l'aimaient bien de loin mais qui tremblaient à l'idée de la voir commettre une erreur, n'importe laquelle, un défaut de comportement, de confusion dans les couverts qui seraient disposés face à elle par exemple, ou des erreurs dans sa façon de parler, de probables liaisons dangereuses, des abus de langage...

Rester entravé par sa condition, était un choix en ce qui la concerne. Elle ne voyait aucune raison de taire ses origines, sa culture, ses béances. Dans ce milieu ouvrier où elle a grandi, on est plein de naïveté, et de culot aussi. C'est ce qui la rendait fière. Et puis, elle avait du mal avec l'idée qu'on puisse se gausser d'un arbre généalogique.

Raconter est un mot un peu bizarre, il oscille entre radoter et conter. Ce qui lui plaît là dedans, dans cette idée complètement inutile et absurde, c'est que cela n'a pas de prix. C'est en même temps cher et gratuit. Cher pour celle qui écrit, qui prend le pari du ridicule. voire du grotesque, mais c'est cela justement qui fait partie d'elle. De son être le plus enfoui, le plus intime et le plus fou, celui de se ridiculiser en se livrant en pâture. La part d'exhibitionnisme incluse dans cette drôle de philosophie lui tient en quelque sorte compagnie. Depuis qu'elle écrit, en catimini mais au vu de tous grâce ou à cause de cette fenêtre ouverte à tous les courants d'air, elle n'a fait que buter sur les mêmes travers mais elle s'obstine parce que c'est plus fort qu'elle, qu'elle a sans doute elle-même un tempérament addict, qu'elle cherche encore et toujours une raison à une existence qui n'en a aucune. Elle est ce papillon de nuit attiré par la lumière qui le tuera en le changeant en poussière mais qui continue de s'obstiner un peu piteusement, sans la moindre grâce, en butant sur ce que d'habitude on se refuse à voir, toute cette saleté.... Elle retrouve dans son agitation interne le même espoir chargé de désespoir. Mais si elle écrit, elle ne veut pas se raconter d'histoires, dédouaner à bon compte la somme de ses contradictions. Elle aurait pu partir mille fois, et elle est partie cent. Elle est partie sans, et toujours revenue. Et elle est toujours là, par confort et par nécessité. Elle n'a plus de vanité mais son orgueil est intact, inaltéré voire décuplé par le mépris ressenti pour ce milieu qui exclut en se vantant d'intégrer. INTEGRER ! Ce mot lui a toujours fait horreur.

Lorsqu'au bout de 19 ans, il avait enfin réussi à s'opposer un instant à maman, c'est ce qu'elle avait entendu : « Mais j'ai toujours tout fait pour l'intégrer ! » La mère était outrée que la *pauvre fille* ne soit pas pétrie de reconnaissance. Dans sa bouche, elle était « machine », « elle » ; en trébuchant systématiquement sur son prénom, elle lui donnait du champ et en cela, *la misérable* lui gardait tout de même un fond de sympathie ou plutôt elle la savait gré de la mettre à distance. Elle rigolait en douce que *la vieille* se prenne à son propre piège en persévérant à lutter contre le précepte selon lequel elle avait élevé son grand garçon. Elle était l'autre, celle qui inspirait la désapprobation chargée d'incompréhension et elle en rajoutait toujours dans la provoc', pour les conforter à défaut de les reconforter.

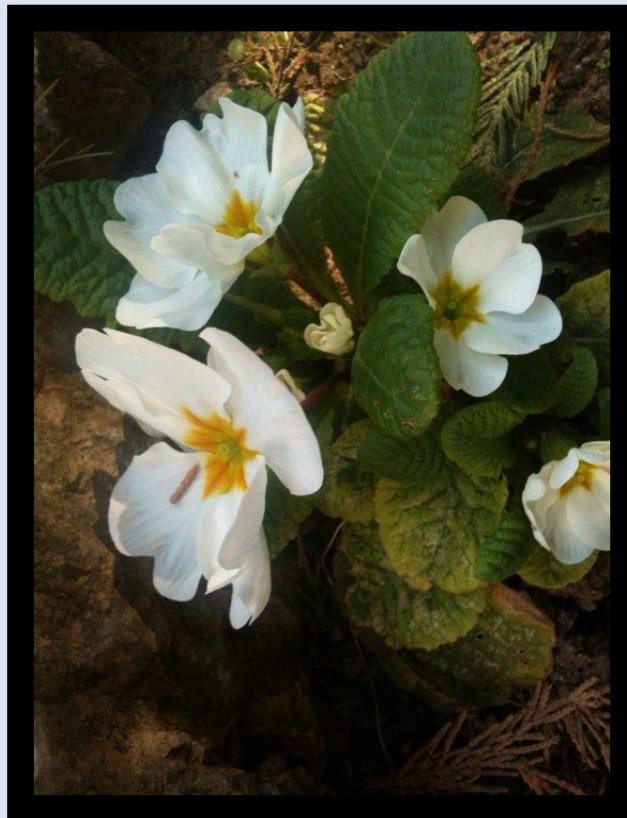
Alignant systématiquement les clichés - mère célibataire, fumeuse invétérée, alcoolique occasionnelle, droguée potentielle, instable inactive, fainéante chronique aux origines douteuses - qui s'opposaient aux innombrables qualités déployées par le travailleur acharné, sportif distingué, manager dans l'âme, sain de corps et d'esprit, qui se levait à l'aube et se couchait au moment où les vagues idées de sa bien-mal-aimée prenaient un semblant de clarté.

Ils formaient quelque part un couple équilibré, comme les flics qui auditionnent un gardé à vue, sans jamais alterner leurs rôles; lui : infatigablement gentil et elle vilaine, mais vilaine au point qu'on n'en a pas idée. Vilaine au sens propre du terme et vilaine au figuré, vilaine dans ses pensées, vilaine dans ses dénigrement et ses éclats de voix, vilaine quand elle gerbait et

encore plus vilaine lorsqu'elle souriait. Vilaine comme une grimace, comme un geste vulgaire, vilaine volontaire...

Dans cette caricature qu'elle se dessinait, elle avait de plus en plus de mal à se reconnaître, piégée presque toute seule, effarée par moments, à se claquer contre les murs si elle avait développé un tempérament masochiste mais elle était la sadique, la négative dont la seule utilité est de mettre l'autre en valeur, lui donner de la lumière, toujours plus et elle s'enfonçait peu à peu dans son propre néant. Confrontée à sa lâcheté, elle oscillait entre abattement et révolte, deux pans poussifs et maladifs de sa vacuité. Elle devenait son propre objet de contemplation sans en tirer le moindre bénéfice. Alors, elle suppose qu'il était plus facile de rejeter sur l'autre une bonne part de griefs même si elle ne trouvait pas plus de satisfaction à se montrer si cruelle, odieuse trop souvent...

C'est qu'au fond, elle rêvait secrètement qu'il ose déclarer son amour à la face du monde ; son monde certes restreint mais suffisamment vaste pour celui qui ne se dévoile que dans la pénombre de leur tête à tête. Il l'aimait en secret depuis toutes ces années, tout en admettant sa faiblesse de ne pouvoir le dire à la seule qui comptait, qui lui avait donné et rendu la vie. Et qui n'acceptait pas l'idée qu'il se dévoie ainsi pour une fille de rien.



Elle

Aganticus

Elle se tourne un peu et le soleil, à contre jour, embrase les milles épis de ses cheveux flamboyants.

Tout à l'heure, elle n'a pas mis longtemps à baisser sa garde d'honneur, tant notre jeu de séduction avait accroché nos atomes assoiffés d'amour.

Femme, elle a commencé par refuser mes avances, mais le corps a ses raisons que la raison ne connaît pas et ses silences m'avaient invité à m'enhardir.

Chatte, elle a tout de même un peu miaulé lorsque mes lèvres avaient joué de l'harmonica dans son cou offert à mon souffle un peu saccadé.

Ange, les yeux mi-clos, elle a gonflé sa poitrine en un soupir d'appel.

Démon, elle a effacé mes dernières hésitations en déboutonnant son corsage lentement, comme me font les danseuses des bars chauds de Montevideo.

Et puis nos peaux se sont découvertes, se sont palpées, se sont séduites au point de déclencher, chez chacun d'entre nous, une longue série de frissons : ceux qui démarrent du pied pour inonder le corps et finir par baigner la nuque d'un appel irrémédiable au plaisir des sens.

Ma main hésitante, partie à l'aventure du miel de sa peau, est devenue plus sûre à l'approche de ses deux petites collines jumelles dont les sommets durcissaient chaque fois que je les escaladais.

Puis, arrivés à l'orée de son dos cambré, mes doigts indécis sont revenus vers son ventre creusé par l'appel; sentant l'invite, ils ont glissé doucement jusqu'à aller se brûler dans sa vallée en fusion.

N'écoutant que ses petits cris haletés, j'ai suivi son parcours d'ondulations et je me suis retrouvé complètement mélangé en elle: nos corps ne faisaient plus qu'un et c'est au rythme de ses gémissements que je cadenciais notre danse d'amour.

Ce fut ensuite un long tourbillon vertigineux et puis, plus tard, son cri rauque me donna l'autorisation de crier, moi aussi.

Ensuite le sommeil nous a apaisés et je la vois, là maintenant, dans ce contre jour où elle trouve le moyen de s'allier avec le soleil pour me présenter ce tableau digne d'un Renoir de la meilleure veine.

Il existe deux sortes de femmes : celles avec qui on a envie de coucher et, un jour, celle avec qui on a envie de se réveiller.

Et ce n'est pas son fauteuil roulant, plié au pied du lit, qui vous dira le contraire...

Plus d'Agantica par là 

Faire le vide...

Flo Lacanau

-Dis, je pensais à un truc...

-Quoi ?

-Tu crois que l'expression « t'es pas sorti de l'auberge » ça a à voir avec l'eau des berges ? Je veux dire, je sais bien que ça ne s'écrit pas pareil, mais ça peut être une déformation de la langue qui s'est opérée dans le temps.

-En rentrant t'iras chercher ça sur internet si ça te travaille. Il doit bien y avoir un site qui parle de ça.

- Ouais peut-être. Non, mais tu vois, ça aurait un sens... le type qui est en train de se noyer et qui n'est pas prêt de retrouver la berge.

- Oui bon, je croyais qu'on était là pour se détendre un peu, faire le vide.

- Ben, c'est ma façon de me détendre. Ça t'emmerde ?

- Un peu.

Je me suis tu. Ça avait le mérite d'être franc. Ça n'avait que ce mérite là, d'ailleurs. Je l'ai observée à travers les lunettes de soleil. Elle s'étalait de l'écran total sur les seins en fixant l'océan. Le spectacle de ses petits globes glissant sous ses paumes me laissa froid. Je trouvais le spectacle esthétique, mais sans charge érotique. Était-ce le début de la fin ? J'ai pris une canette dans la glacière et j'en ai sifflé la moitié sans reprendre ma respiration. Brigitte m'a pincé le bourrelet en souriant.

- Dis... Mollo quand même. Tu va encore nous prendre une taille si tu continues.

J'ai vidé le reste de la canette d'un trait et me suis dirigé vers l'océan. Il était déchaîné. L'écume giclait mieux que la sueur d'un métalleux à un concert d'ACDC.

Le courant m'entraîna vite sur la gauche, vers la baignoire. Fut un temps où elle mettait la main en visière pour m'avoir toujours à l'œil quand je me frottais au grand sauvage. Je me suis retourné, par acquit de conscience, mais Brigitte lisait un magazine dont le cœur de cible devait avoisiner la vingtaine d'années. C'est ainsi qu'elle faisait le vide. Je ne juge pas...

Faire le vide, se détendre, loin des enfants... C'est bien joli, mais je n'ai pas de grandes dispositions pour la méditation. Depuis combien de temps n'avons-nous pas fait l'amour ? Deux mois peut-être ? Et de façon satisfaisante... bien plus encore... Faire le vide quand il devient criant. N'est-ce pas ironique ?

Je me suis laissé déporter au gré du courant puissant jusqu'à ne plus apercevoir le bout de tissu noir tendu entre les fesses de Brigitte. Il y avait une jeune hollandaise au teint cuivré devant moi, vêtue d'un maillot de bain blanc un peu grand que l'eau rendait transparent. De dos, comme de face, je distinguais clairement les chemins à prendre et je me suis raidi sous l'écume. La libido de Brigitte s'était-elle déplacée de la même manière ? Elle semblait s'en accommoder mieux que moi. Peut-être avait-elle déjà trouvé un dérivatif ? C'était difficile à savoir. Si l'on exceptait le sujet des enfants, nos conversations étaient devenues insignifiantes, comme si nous avions fait le tour, l'un de l'autre, et qu'il nous importait de ne pas recommencer. Stagnation.

L'océan en complice, roulait la jeune femme dans ses bras, et après l'avoir étourdie, il fit glisser son maillot sur ses genoux. Elle rosit en croisant mon regard planté sur son sexe nu avant qu'une main ne le recouvre et que l'autre ne se saisisse du maillot. Érection instantanée dans la fraîcheur.

Lorsque je suis revenue sur ma serviette, Brigitte s'est levée à son tour et m'a demandé de surveiller son sac. J'ai plongé dans la glacière pour prendre la troisième canette de l'après-midi. Je me suis mis à rêvasser derrière sous mes lunettes, à imaginer ma main s'insinuer sous le maillot de bain blanc, les cuisses de la hollandaise m'enserrer, et la pointe fraîche de ses seins contre mon torse... Brigitte s'est à peine mouillée pour entretenir la blondeur de ses cheveux.

- Ben dis-donc, t'as une sacrée descente aujourd'hui !
- Je n'ai pas apporté la glacière pour qu'on la regarde.
- Mouais... si j'comprends bien, c'est moi qui vais conduire au retour.
- Brigitte...
- Quoi ?
- Pourquoi on ne fait plus l'amour ? Pourquoi on n'échange plus rien. Je n'arrive pas à me détendre. Je ne pense qu'à ça.
- Je ne sais pas Michel. Nous avons chacun notre boulot, le stress, et avec les enfants, difficile d'avoir du temps pour ça.

Je n'ai rien ajouté. J'ai attendu que Brigitte s'allonge et s'assoupisse pour reprendre une bière. Faire gicler un peu d'écume sur mon amertume. Étais-je devenu un meuble pour Brigitte, la considérais-je moi-même de la même manière ? Je suis resté muet sur le chemin du retour.

Brigitte également. Comme d'habitude. À l'intérieur, j'oscillais entre le maillot de bain transparent de la néerlandaise et la perte de libido.

Le silence, les volets clos pour ne pas laisser entrer la chaleur, Brigitte qui passait déjà le balai dans l'entrée afin d'évacuer le sable... Je me suis senti vieillir d'un coup. Nous étions deux et seuls. J'ai allumé la télé, une bière à la main avec le projet diffus de m'enivrer un peu plus.

- Une semaine... Ils auraient pu envoyer une petite carte postale, tu ne crois pas ?
- Bah, c'est plutôt bon signe. Ils ne doivent pas avoir le temps de s'ennuyer. Ne t'inquiètes donc pas, Brigitte.
- Je prends la douche en premier, ça te va ?

Brigitte n'a pas attendu ma réponse. Notre couple ne tenait-il plus que par les enfants ? Une semaine creuse, supposée nous détendre. On ne se méfie jamais assez du temps libre, du vide. La nature a horreur de ça et nous le fait bien sentir. Aller surprendre Brigitte sous la douche, la savonner de partout, puis la plaquer contre la paroi pour l'enfiler, mais au milieu du couloir, l'idée m'a semblé ridicule. C'était moche. Je suis repassé devant le frigo. Je n'avais plus l'impulsion. Juste l'envie d'avoir envie comme disait l'autre. Brigitte m'a laissé la place sans un regard et j'ai senti l'eau couler avec un temps de retard, les yeux clos, les mains sur les cloisons pour atténuer les effets de l'ivresse naissante. Brigitte avait mis la table, sans déroger au petit rythme bien établi. Bon sang, je devenais dingue. Une semaine sans les enfants, à ne rien faire, à enfiler les perles en échanges de façade. Il ne subsistait rien de notre complicité. Il m'était impossible de continuer ainsi. J'avais besoin d'expérimenter le vide à ma manière.

- Je n'ai pas faim. Je vais faire un tout en ville.
- Avec ce que tu as bu ?
- J'y vais à pieds.
- Qu'est-ce qui te prend, Michel ?
- J'en sais rien. Je ne peux plus. J'étouffe.

Brigitte a tenté de me convaincre, mais je n'étais plus accessible. Son œil était humide. Le mien aussi. La marque d'un regret au pied d'un amour défunt. Je n'ai pas été bien loin. J'ai posé mes fesses à la première terrasse. Un fond de musique cubaine et une poignée de clients qui tournaient au Bacardi décliné sous toutes ses formes. Je suis resté à la bière et j'ai bu tranquillement en laissant mon regard traîner sur la vie des autres.

Plus tard, le café s'est rempli et les serveurs affairés pilonnaient la glace en rythme en tendant le poignet aux habitués entre deux verres. Ça vivait tout autour. J'ai senti que le monde

m'échappait, que je devenais vieux. Plus tard, au coin du bar, j'ai agité la main sans que cela n'interrompe le ballet des serveurs et, lorsqu'enfin on se rendit compte de ma présence, j'ai senti derrière le sourire, une pointe de condescendance. Eh oui, j'étais encore debout à une heure du matin ! Eh non ce n'était pas raisonnable de tanguer à mon âge ! J'avais envie de les traiter un à un de petits cons, mais j'ai contenu cette colère, peut-être parce qu'effectivement, je vieillissais. Bière en main, je me suis planté devant ce présent qui me fuyait et dont ils paraissaient jouir sans en mesurer la richesse. J'ai repensé au glissement de maillot de la hollandaise, au désir immédiat d'aller me coller contre ses fesses. L'alcool en toile de fond, tout me paraissait simple, à portée de main. Le présent se jouait de moi, pourtant.

« Monsieur ? On va fermer. Non, ça ne va pas être possible. Même si vous la buvez vite. Je ne veux pas d'ennuis avec le voisinage. »

Je n'ai pas insisté. J'avais du mal à tenir sur mes guibolles et, pire, je venais de me faire gentiment sermonner par un gamin à peine plus âgé que mon aîné. On allait m'enterrer vivant, bordel ! Un coup d'épaule, et hop, dans la fosse ! Et tous ces petits cons qui jetaient joyeusement une poignée de terre sur ma gueule... Brigitte avait-elle senti cela avant moi ? S'était-elle sagement résignée ? Serais-je capable de regarder les autres vivre sans y prendre ma part ? Je sentais que j'allais combattre, désespérément, m'abreuver à la moindre source de vie plutôt que de succomber à l'enlèvement. Étancher ma soif, où qu'elle soit et me dessécher le plus tard possible.

En titubant, j'ai songé à Brigitte, aux couches sédimentaires de notre vie commune, à son balai qui jour après jour avait chassé l'espoir des surprises. Lorsque je suis entré, tout était silencieux. J'ai progressé à tâtons vers la salle de bains. Mon visage, dans la glace, puait la défaite. Je me suis aspergé et je me suis brossé les dents dans une bouche anesthésiée. La douleur viendrait dans quelques heures.

La main sur la rampe, j'ai vu le rai de lumière sous la porte de la chambre. Voilà que j'appréhendais de me rendre dans mon propre lit ! Chaque pas me renvoyait le grincement du temps qui passe sur le parquet. Brigitte, en chien de fusil, était allongée de son côté. Elle avait laissé ma lampe de chevet allumée. Je me suis assis au bord du lit pour ôter mes habits et je me suis couché. Ma place était là, quoiqu'il arrive. La lumière, parce qu'elle savait que je reviendrais, parce qu'elle me connaissait aussi bien que je la connaissais. Ça achevait de me déprimer. Je me sentais minable, coupable de rejeter cette marque d'affection. J'eus même envie de la réveiller, de la secouer en hurlant « putain, Brigitte, on est encore en vie ! C'est pas le moment de devenir des fossiles ! » Je n'étais cependant plus en état d'argumenter. Il n'y

avait rien derrière ma frustration. Seulement la peur du vide. Faire le vide... je prenais l'ironie en pleine gueule...

Je me demandais quelle tournure prendrait la chose au réveil quand Brigitte éclaira sa lampe de chevet et rejeta les draps. C'était à mon tour d'être immobile et de retenir mon souffle. J'ai laissé branché mon cerveau imbibé malgré les grésillements inquiétants. J'imaginai qu'elle avait planqué un couteau de cuisine et qu'elle visait, hésitante, entre mes omoplates, mais peu après, je l'entendis gémir. Puis je perçus ce bruit de fond, étrange, inhabituel. Le couteau, c'était dans l'ordre du possible, mais ça ? Pourtant j'avais déjà l'image en tête et lorsque je me suis retourné, Brigitte se caressait l'entrejambe avec un vibromasseur mauve. Dans le même temps je constatai qu'elle était entièrement épilée. J'ai filé immédiatement vers ses yeux où je cherchais je ne sais quelle explication, mais ce qu'elle m'a renvoyé était indéchiffrable. J'ai tendu une main qu'elle a aussitôt saisie et rejetée le long de mon corps.

« Tu peux regarder si ça t'amuse, mais ne t'avises pas de toucher »

« Mais c'est quoi ce truc, Brigitte ? Ça fait longtemps que t'as ça ? »

« J'aimerais que tu te taises aussi. Je fais le vide. »

J'ai continué de regarder Brigitte dont les yeux papillonnaient, se brouillaient et me clouaient. Un mélange de plaisir et de défiance. Je la redécouvrais, libre, animale. Je m'étais lourdement planté sur son compte. J'avais le cœur au galop et je me suis retenu jusqu'à ce qu'elle en termine. Après quoi, Brigitte s'est allongée en soupirant, sans un mot. J'ai fait de même. Les larmes coulaient silencieuses, d'un bonheur bizarre. Demain ne m'inquiétait plus : Brigitte n'avait pas abdiqué. Et je l'aimais.

OMBRE

Cicero Melo

Il y avait une femme au dehors du miroir
dans lequel habitait mon corps oublié

Il y avait une femme au dehors de moi

Il y avait, je suis sûre, une femme dehors

Ne dites pas que j'ai rêvé. Il y avait une femme
au dehors de moi. Et je l'aimais.

Il y avait une femme au dehors du miroir
et au dedans d'elle, un autre miroir existait.



L'amour flou

Sophie Lucide

Au sale automne de 2012, vous aurez quitté la rive depuis dix ans ; de mon côté j'espère vous avoir, non pas oublié, mais assimilé comme on digère un livre que l'on vient de fermer sans en avoir pigé une traître ligne, mais qui continue de vous hanter par la somme d'incompréhension qu'il a fait naître en vous, au plus profond, viscéralement.

Mes cauchemars, mes obsessions, et la forme allusive de désespoir trimbalé en mon cœur, cesseront-ils un jour ? Alors pourquoi pas ce jour de sale automne si j'en décide ainsi ?

J'ai adopté trop tôt la position du tireur couché dont la seule ambition est de donner dans le mille, ne pas rater sa cible. Parce que le temps était compté. Mes jours et vos nuits...Le décalage intime né du chaos chronométré a gravé ses aiguilles au cadran de mon âme. Vous vous esclafferiez en lisant cet infâme mais vous en êtes désormais incapable. Puisque vous m'avez quittée, puisque vous n'êtes plus, ni d'ici ni d'ailleurs, puisque vous n'avez jamais cru à cet innommable moyenâgeux chanté des troubadours...

Et nos rires envolés, mes gloussements muets, vos froncements de sourcils n'y pourront rien changer; j'ai tout aimé. Et j'aime encore, du moins, tant que j'écirai...Ne vous avais-je pas nommé « mon encre insatiable » ? Et ai-je jamais nié cette part absurde d'une histoire qu'il restait à fonder dans les imaginaires ternes de nos contemporains ? Je m'en foutais bien, à l'époque, et ne voyais dans notre correspondance qu'une forme puérile d'un jeu sans conséquences.

Comme deux observateurs penchés sur le même microscope, nous nous sommes efforcés de railler jusqu'à notre accoutrement, cette blouse blanche enfilée pour donner un peu de prestance à l'épiphénomène créé par cette posture que vous jugiez grotesque et moi juste émouvante. Nos désaccords ont pris le pas sur une joute ayant tous les attraits d'un corps à corps.

Nos coups de pieds dans la fourmière ont donné le tempo d'une danse macabre, chacun dans ses sabots à fustiger les Flamandes mouvantes mais immobiles, piétinant le même lopin de terre, à quelques centimètres carré près. Sous mes pas, a poussé un plant d'herbe dont j'ai usé et abusé, tandis que sous les vôtres naissait une tranchée fangeuse qui a finalement eu raison de votre intégrité. Et les écrits nocturnes, les chiens hurlant à la lune, jusqu'aux quolibets qui font semblant de vomir dans le vague, l'extrême délicatesse de ne jamais le dire, notre fuite insensée toujours recommencée, ces rendez-vous qui n'ont jamais été, serments consciencieusement niés, sont devenus dangereux.

Un monstre prenait forme à nos corps archi défendants, devenus dépendants?

Je ne vous imagine pas pleutre, c'est donc que j'ai tout inventé; tout ! Nier le fondement de ce que je suis, plus à l'aise dans la création que vous dites artificielle, je m'en sens incapable et c'est donc, une fois de plus, vous donner raison que l'admettre. J'ai adopté ce monstre que je nourris, que je cajole et je chéris, qui ronronne ou rugit, plus vivant que vous et moi réunis ! Que vous ayez fermé trop vite ce chapitre me décide à en écrire un autre, sur un mode désuet certainement mais n'oubliez jamais mon goût pour le ridicule, le vulgaire, je suis un lieu commun à moi toute seule ! Je n'ai pas votre adresse, ni votre audace, je me demande même s'il me reste un soupçon d'humour...Je crains l'avoir troqué contre cette lucidité qui m'a trop souvent fait défaut et me pousse à présent à questionner cet « amour flou » sans chausser mes lunettes, mais en faisant craquer une allumette....

Pas de promesse, pas d'ambition, pas de folie ni de raison : l'encéphalogramme plat de notre liaison demeure et puis m'inspire. C'est certes une abstraction, mais j'écris sur cette ligne là, je n'en démordrai pas. Je ne cherche pas à clarifier un mystère. C'est tout ce qu'il me reste de vous. Je vous veux tu. Pas autrement que comme je vous ai connu; dans l'absence devenu terreau. Moi taureau, toi banderille. Bien longtemps après votre départ soudain, je pensais encore toucher du doigt une forme de folie qui semblait à portée mais à laquelle je n'ai jamais été tout à fait prête à céder. C'est peut-être ce qui m'a sauvée; j'ai passé le cap sans jamais vous en vouloir. La colère venait de moi et ne concernait que moi, vous en étiez exclu, je ne vous en ai jamais voulu. Au fond, je ne garde de vous que des moments d'harmonie, de vertige parfois, que je taisais toujours, de peur de tout gâcher. Mais j'y suis arrivée je ne sais pas comment... le temps de ces dix ans, a bien rempli son rôle, bien poli les recoins dans lesquels je cognais systématiquement. La lumière s'atténue et vous n'êtes plus là pour sourire de mon style, vous dictez les mots que j'écris sans avoir à les lire, est-ce que je vous envie ? C'est moi pourtant qui suis en vie, et tant que je le serai, vous aussi. C'est ainsi...

Quelque part, mais je ne sais pas où, je vous conçois toujours. Au lieu d'être l'homme que je n'ai pas connu, vous êtes un garçon de dix ans. Que je materne encore mais plus pour très longtemps, votre vue s'aiguise en même temps que la curiosité vous poussera à voyager. Je suis fière de cela. De cette liberté que je vénère plus que n'importe quel dieu. Je vous pousse doucement vers la sortie et je voudrais m'égarer moi aussi.

Il est venu tout de même, le temps de la trêve redoutée. Je sais d'expérience cette misère éphémère, ma solitude plus épaisse que la peau formée par-dessus mes hallucinations. Vous êtes le seul à avoir percé cette bulle, mais elle semble à nouveau intacte, presque invisible. Silencieuse. D'ailleurs, vous allez rire, on me dit insensible, parfois même cruelle. Je réprime un sourire, celui qui vous est destiné. Je suis blindée, personne d'autre que vous n'a jamais eu accès à ça, ce *moi* révélé pour disparaître sous l'effet d'une lumière aveuglante. Je n'étais pas grand-chose et je ne suis plus rien du tout, quel luxe, me direz-vous ! Dans cet interstice insoupçonnable, qui d'autre que vous aurait pu s'immiscer ? S'il m'arrive quelque fois d'y passer le doigt, c'est devenu machinal. J'ai bien cicatrisé, on ne devine pas le geste assassin; on ne devine rien. A ce jeu de tarot, vous présentez l'Excuse, atout majeur et neutre; si vous aviez la carte, moi je gardais la main sans savoir quoi faire de la jolie poignée...

Votre image, je l'ai rêvée mille fois, j'entendais votre voix, je touchais votre peau, passais la main dans vos cheveux, dessinai du doigt les contours de votre bouche. Cette étonnante réalité a pris corps une fois, une seule. Votre nom s'est gravé en lettres capitales avant même que je connaisse votre existence. *Walter Plummer* écrit au sang sur mon écran étincelant. Jamais eu le cran de le dire, trop ridicule encore, pas crédible... Je ne vous ai jamais cherché, vous êtes apparu, bizarrement, comme par enchantement ... Je me suis persuadée depuis, que toutes les fables, tous les contes, toutes les chansons mièvres et les romans à l'eau de rose jusqu'aux écrits sacrés racontent la même vérité qu'on se refuse à croire pour rassurer notre rationalité, sa suprématie sur les forces de la nature, dont je suis, dont vous êtes mais dont nous ne serons jamais. Parce que l'amour ne s'entend qu'en tant que tragédie. Et je vis, moi, dans une comédie musicale, rythmée par de petits refrains sur une intrigue inscrite sur un ticket de métro.

Entre nous, tous les sujets, tous les thèmes, toutes les formes de narration, prenaient le parti du dérisoire, pour mieux en rire puisque le précepte induit incluait la vacuité vaniteuse et égoïste de cet amour honnis que nous nous défendions d'aborder. Pirate piégée versus corsaire aveugle, nous formions une belle paire de flibustiers ignorants du trésor qu'ils avaient sous les pieds, creusant juste à côté... Plus attachés à rester liés par cette vaine quête

pour n'avoir, sans doute, jamais à s'en libérer. Cavaliers de l'apocalypse chevauchant allégrement les clichés que nous piétinons en jubilant; vous, Don Quichotte et moi Sancho Panza... cernés par les moulins à vent battant l'air en soufflant « c'est l'hymen », mais nous : sourds, imperméables, inaliénables... quelle ironie !

Avant de partir, vous vous êtes effacé. Il ne devait rester aucune trace de ce coup d'épée dans l'eau et je n'aurais jamais pensé vos ricochets aussi prégnants. La mare reste troublée par les cernes créés qui au lieu de se fondre ne font que se multiplier. Chaque question posée en appelle cent autres. Vous vous êtes effacé mais pas vos pointillés, ces petits cailloux lancés à l'eau de ma déraison, ces petits cailloux lisses que je garde dans mon poing fermé, que j'use à caresser ma joue, dont je m'obstine à construire ma maison. Ou ma barque, oui cela doit ressembler plutôt à une embarcation fragile, sans amarre, qui s'en va à vau l'eau, au gré des aléas semblables, si semblables....

« *Ce que j'ai aimé, que je l'aie gardé ou non, je l'aimerai toujours.* » écrit Breton dans l'Amour fou, qu'il me faut bien citer pour m'effacer à mon tour derrière un titre que je détourne, comme j'ai détourné votre attention pendant tout ce temps. Cette attention que vous m'avez consacrée est le plus beau présent qu'on ne m'ait jamais accordé. Cet impalpable, cet inutile et ce fragile m'est d'un grand réconfort, car hors du temps, hors des contingences, hors de tout. De cet acte gratuit, ce que j'ai de plus cher, je ne vous ai pas dit merci, nos « conventions » n'acceptant aucune politesse, ni de « donnant-donnant », pas de salamalecs, ou autre compliments.

Je vous libère maintenant, il est temps. Rejoignez l'armée de quelques ombres dont je me sers parfois de paravent. Au centre du triptyque, il y a vous, le type dont j'écrirais le trip si j'avais du courage ou un quelconque talent. Mais je flippe certainement de me sentir dépossédée de la seule chose qui aura jamais compté, mon amour flou que j'ai loupé....



Nino Rota - Le Notti Bianche 

Les fleurs du mâle

Dominique Montalieu

On s'étonne que l'amour rende chèvre...

Pourtant :

« L'amour est un bouquet de violettes » !

Mais c'est à Toulouse

Et à Toulouse seulement

Que s'aimaient d'amour tendre....

Un bouc et deux violettes !



Camille-des-Baïonnettes

Enfant de Novembre

Pris d'un besoin urgent de respirer, nous descendions du car pour nous éparpiller tels des pigeons survoltés. Tout au long du trajet, je n'avais cessé de contempler en silence la naturelle sociabilité de Camille. A mon grand dépit mutique, je ne crois pas l'avoir déjà surprise à me regarder; il était évident qu'à ses yeux j'étais fait d'une absolue transparence, voire d'inexistence.

L'arrivée à Verdun dans la grisaille hivernale fut ponctuée de quelques soucis d'ordre organisationnel, me permettant ainsi d'apprécier plus longuement les spasmes chauds que je m'efforçais de contenir depuis le départ à l'aube dans la cage thoracique de mes angoisses. Mon objectif personnel était de ne surtout pas apparaître aux yeux de Camille de manière aussi inélégante, pour ne pas dire effrayante. Je procédai à un lent et douloureux reflux d'acidité métaphysique qui me brûlait du bide à l'œsophage.

Nous nous dirigeons vers un lieu qui restait un mystère, dans une insouciance collective qui ne se mesurait pas à la gravité que semblaient ressentir les adultes. Nous pénétrâmes un espace dénudé où seuls quelques rares chants saccadés d'oiseaux venaient rompre le silence qui d'emblée me sonna. Empruntant une allée bordée de murets austères, nous parvînmes à une petite cour au milieu de laquelle un vieil homme robuste semblait nous attendre. Nous observions à l'unisson les petites croix blanches qui parsemaient le sol poussiéreux comme des herbes rares. Notre hôte se présenta avant de nous faire descendre dans ce qui devait être des tranchées. Le froid saisissant des profondeurs de la terre me donnait l'envie de me réchauffer à d'autres; c'est en vain que je cherchai des yeux celle qui occupait mon esprit.

Après une longue présentation du lieu et de ses fonctions, l'homme nous prépara à un exercice psychologique chargé de nous faire endurer, dans une moindre mesure, les insoutenables réalités passées. Il souleva une énorme plaque de fer nue de tout assemblage, pour la laisser ensuite s'entrechoquer avec le sol qui tremblait sous nos pieds. Assourdis, nous étions censés revivre en temps réel le bruit des bombes...

Nous parcourions en une journée tous les villages anéantis lors de la bataille de Verdun. C'est dans l'un d'eux que je réussis à me réserver quelques minutes de solitude régénérante. Je me recueillais à ma façon dans les confins boisés de cet espace lourd d'histoire. Un instant si bref, comme une parenthèse ouverte suivie d'une apostrophe.

C'est dans la Tranchée des Baïonnettes que je fus soumis, l'espace d'une seconde au plus, au regard lointain de Camille dont au fil des heures semblait s'être ternie à mes yeux sa superbe. Ici où les hommes reposent, dénués de sépulture propre... Une certaine émotion m'avait fait échapper au poids du groupe qui m'englobait, enfouir les odieux tracas de mes viscères sous la monture tout à coup grandiose des Baïonnettes.

A l'Ossuaire de Douaumont, j'attribuais des noms aux soldats non identifiés des trente-six secteurs du champ de bataille, et dont les ossements s'entremêlaient derrière les fenêtres comme des carcasses qu'on entasse. Puis, tandis que nous longions l'intérieur à pas de mouche, je caressais le granit rose des quelques tombeaux encore humides du passé. Entre les

deux absides, flanqué d'un vertige face aux spirales de noms inscrits du sol au plafond, je me sentais me figer. J'imaginai cette fois les visages associés à ces noms, dont le mien aurait pu s'y mêler si les circonstances du temps l'avaient permis; je fus égoïstement pris d'effroi en pensant qu'alors j'aurais fini en lettres gravées, que je n'aurais pas connu Camille.

Je m'aperçus tout à coup qu'à ma gauche, elle m'effleurait avec son bras; obéissant à la consigne collective de tous nous tenir par la main, nos doigts s'entremêlèrent et je ressentis un fourmillement d'ondes que j'espérais partagé. La douceur de sa peau me provoquait comme une succession de petites tachycardies, et mon cœur semblait frapper mon corps comme une plaque de fer contre le sol.



Tof', 21-09-11 et 11-11-11

Le site de TOF', [Enfant de Novembre](#) 

M ETC

Rémy Verneuil

ou

Moments d'Emoi Textuellement Charnels
à la Maison, en Ecriture, dans les Transports et à la Campagne

je bricole serein tout à coup tout s'écroule
toi tu tricotes soudain ta pelote roule
tout en vrac : marteau ciseaux mètres et rouet
un tableau de braque : liens colliers laisse et fouet

dans la cage taguée un cœur gros en peinture
plastronne palpite et s'épanche en coulure
rempli de c. o. e. u. r. style moulure
aux marches de ton palais mon âcre teinture

impatients nous passions sous le pont des fous-rires
les masques dans la lagune et notre gondole
reine de l'aune allait sur la grande rigole
langues godilles cône et bourgeon en délires

nous aimions tant ça : angellus cloche et cloché
encens bling de calisse et plouf de bénitier
nous nous aimions et ce n'était pas qu'amitié
pas qu'à moitié dans les rameaux d'if sans péché

dans leur poêle à trous frémissent les châtaignes
l'âtre crépite et chasse les croque-mitaines
quand sur la chaux dansent nos ombres incertaines
nous unissons pubiennes nos toisons châtaignes

tu me rafraîchissais d'une strophe de Sting
et je t'aiguillonnais d'un ou deux couplets de Springsteen
neither steel nor still but teens string swing & spring
langue contre langue angle et angle not Hasting

propulsés à la vitesse de la lumière
corps désintégrés vers Vénus sa méga fête
mais zut! culbutage! cravate et jarretière
emmêlés tête-bêche cul par dessus tête

nous fîmes halte sur la route du Rosier
vannés visés où il y a un champ d'osier
j'en rougis Rubis de Bohème rouge brique
de ta main au panier et de tes coups de trique

sur le savon carré brille une fine mousse
à la patère en bois la serviette est pendue
le plancher grince et la trace des pieds s'émousse
tel le plaisir intime dont tu t'es fendue

tu graves deux cœurs inversés vive enlacée
sur la squame verte de la platanacée
tu inscris un AT M DS en leur centre
ma main jouant à l'élastique sur ton ventre

le parking est gris de la nuit qui l'envahit
les volets sont clos voilà que nous ébahit
dans le rétro le ref let de la lune coi
tes fesses sur la tôle froide et moi en toi

et le grand pavot se balance dans la brise
et la douce angélique secoue son ombelle
quand sur ta joue se pose un papillon belle
quand d'avenant ta jupe se lève et me grise

épicée de petits slurps la soupe fumait
dans sa blague le tabac à pipe on humait
puis tu m'accostas kalioune la nuit venue
tombant des nues bouche bée sur ma verge nue

à ma page écornée à mon livre arraché
phrases annotées mots soulignés je jetai
liqueur délivrant mon cœur sur mon lit je t'ai
chatouillée pincée caressée léchée mâchée

en vélo tu contemples les champs sans barrière
et moi ta nuque et dandinant ton derrière
tout rêve et échappée en mon fort intérieur
brusquement je te rentre dedans par derrière

l'herminette au matin écorce les bouleaux
l'ouvre-boîte à midi entrouvre la conserve
et le filet le soir sort un goujon des eaux
d'un zip je pose un doigt sur tes lèvres en verve

chevauchant le dragon vibrant et vrombissant
dénichant la poussière et les encombrements
jusque dans le ciel et ses atermolements
balai électro-phallic sur ton con glissant

ni pens' bêt' ni list' de course un doux billet
hier encore sous l'aimant du frigidaire
là au bout de mes doigts sous un baiser douillet
je me frotte à toi t'accepte en moi solidaire

défilent paysage vaches et terroir
elle s'asseoit cuisse halée et foutrement belle
avec secousses et ram-dam sur le miroir
des toilettes la semence se fait la belle

trop hautes les pommes ne sont pas encore mûres
et se cachent dans le vert profond des ramures
gorges déployées bras vers le ciel sautillant
puis dans mes mains pris tes petits seins pétillant

du pschii psschou pschu du cuit-vapeur et de ses hachures

des patates douces plus que des épluchures
sur la table oh qu'il aima oh qu'elle aima
quand sa pulpe son homme goûta con anima!

iliaque une plume une sacrée fanfreluche
volète et le récit de tes attentes signe
la tête dans la couette tu fais l'autruche
swarti dauđi sur ta raie mon sexe trépigne

sur l'écran du drive-in les superstars s'embrassent
vitre baissée passe l'air que les violons brassent
et sur le skaï main dans la main deux amoureuses
se bécotent tétons tendus nymphes heureuses

l'odeur du foin hum le piquant de la fourche ouille
la chatte qui épie la souris qui se faufile
l'orangeuse chaleur grimpe la peau se mouille
la langue lèche la longue queue qui s'effile

sur l'égouttoir d'inox la vaisselle s'égoutte
au fond du four suant le gigot n'y voit goutte
on entend des petits cris l'homme se dérobe
le pénis humide elle baisse sa robe

et toutes ces lettres qu'un fichu courant d'air
vous envoie par terre non contrit y compris
toutes lettres d'amour qui ne manquent pas d'air
mais là dans tes mains chaudes mon membre tu as pris

il est encor' chaud le moteur de la Vespa
en suinte de l'huile et une musique spa
tu es allongée sur moi qui tout estourbi
gémis étreinte dardante orbi & urbi

dans les champs les blés ont été pillés
dans leur bruit les moissonneuses rangées
dans les silos les graines engrangées
des tourtereaux les amours grappillés

Rémy Verneuil 2011 tous droits réservés ©

Le site de Rémy Verneuil  & Editions Jentilak 

L'Hérétique

Slévich

Noël. J'ai toujours apprécié cette période : les pauvres dépriment face aux nantis, les plus dépressifs se tuent. Un vrai plaisir d'observer la misère humaine tenter de revendiquer son existence en essayant de faire du bruit les jours de fêtes, comme si quelqu'un allait voir une tache d'encre sur l'océan. Moi, je m'appelle Slévich, Slev' pour les intimes. Je sais, ce n'est pas banal. Ça en jette et j'en profite pour asseoir mes airs supérieurs. Qu'on m'apprécie ou non, je m'en moque : je ne m'intéresse qu'à moi. Je m'aime. Oui, un narcissique de plus qui se prend au sérieux parce qu'il faut être narcissique et sérieux pour écrire des vers – je n'ai plus dix-sept ans. Si vous n'avez pas relevé l'allusion, passez votre chemin, sinon vous l'avez deviné : la Poésie est ma Passion, avec deux P majuscules pour rendre hommage à ces deux dames, deux belles Putes. Non, je ne retourne pas la carte facile de la provocation : le vulgaire ne m'intéresse pas. Sinon, pourquoi écrivais-je des alexandrins incompréhensibles pour la majorité des gens ? (Vous comprendrez l'imparfait plus tard) En vérité, la Poésie, dans ses promesses d'évasion et de sublimation des sentiments, se goinfre de l'existence de ses amants, elle leur suce leur vie telle une stryge affamée. Sans cesse, elle demande toujours plus d'émotions, plus de force, plus d'originalité, elle exige une attention de tous les instants et lorsqu'elle obtient ce qu'elle désire, elle se vend aux autres sans considération aucune pour ceux qui l'ont servie. Elle se permet même de les faire passer pour ce qu'ils ne sont pas, mystifiant leurs écrits. Alors, je peux bien en dire du mal, de cette garce. Vous l'aurez compris, c'est l'amour vache entre elle et moi. Malheureusement, je ne possède pas vraiment les moyens de la contrarier. J'ai bien forcé des expériences sur la tronche de mes vers, mais autant essayer d'uriner dans le lavabo pour énerver mémé : au final, c'est vous qui payez. J'ai été inspiré pourtant : des vers alambiqués, des vers tronqués, des vers libres, des heptasyllabes, des endécasyllabes, des vers luisants, en tiercé, en quarté, en quintet, cousus et décousus, rien n'y a fait. Toutes ces revendications maladroites ont terminé dans la corbeille sans que ma salope de goule ne sourcillât. Elle gagne toujours ! Evidemment, j'ai ma fierté : en tant qu'auteur affirmé, comment me permettre de publier les torchons qui lui sont destinés à elle seule ? Croyez-vous qu'elle jetterait seulement un œil sur les griffonnages ? Madame ne daigne s'inviter que de temps en temps, uniquement dans la certitude de pouvoir être observée. Ça l'excite tous ces regards qui la convoitent et personne ne lui reproche son dédain : que vous la compreniez ou non, elle vous affiche le même sourire. Elle possède l'art de vous retourner le cœur, que ce soit dans l'obscurantisme ou non. A cet effet, elle se pare de la perfection à laquelle tendent ses amants, elle la porte à son cou tel un sautoir hors de prix dans lequel sont incrustés les meilleurs d'entre eux. J'ai plus d'ambitions que ces cailloux qui se battent en duel pour se rapprocher de sa poitrine ! Je la veux dans mon lit puisque j'ai oublié d'être homo en confirmant mon statut sur son facebook. La concurrence se révèle rude, mais j'ai trouvé le moyen pour me distinguer du lot. Elle craque pour la perfection ? Je lui en donne. J'ai étudié toute la prosodie classique. Une énormité, exprimé de la sorte ; une formalité pour qui sait lire un manuel de moins de cinquante pages. Dommage que savoir écrire un sonnet ne suffise... J'éviterais de me salir. Oui, il manque l'ingrédient principal, l'émotion. Où la trouver cette bestiole ? Surtout qu'il en faut une belle d'émotion, de préférence une émotion gorgée des désespoirs les plus profonds, ha ! Les plus merveilleuses. Je n'en possède pas, alors je me sers, pour la bonne cause. C'est pour ça que j'apprécie les fêtes, Noël en particulier. Le malheur se sent à des kilomètres à la ronde. Il suffit de repérer les regards envieux devant les vitrines, les mines grises face au portefeuille vide ou encore

ceux qui feignent l'indifférence, qui marchent d'un pas pressé pour éviter de lorgner sur les paillettes. N'oublions pas les inscriptions depuis la mi-décembre sur les sites de rencontre. Des proies de premier choix pour un prédateur d'handicapés sentimentaux. Je devine ce que vous pensez : si on ne ressent pas ce qu'on écrit, les mots ressortent fades. Vous ne croyez quand même pas que je vais me rendre malheureux pour une poupée égoïste ? Je préfère avoir du sang sur les mains que de mutiler mon pauvre cœur ! Des ambitions littéraires m'habitent, mais pas aux dépens de mon intégrité physique et mentale. Alors, je vais à la chasse : tout est permis tant que c'est pour le bien de l'Art. Vous allez comprendre.

Le gibier ne se fait pas attendre. Cette fille qui traverse la rue Paradis respire la détresse. Ses yeux se forcent à fixer l'horizon droit devant eux ; croiser les vitrines leur tirerait une larme. Quel gâchis de voir une si jolie créature incapable de relativiser jusqu'à se rendre chagrine aux ambiances festives créées de toute pièce par une religion obsolète. La chance me sourit : le vent emporte son chèche qu'elle a dû jeter sur ses épaules sans considération pratique ni esthétique. Je le ramasse, le lui tend et en profite pour simuler un mal de ventre subit. Qui ne secourrait pas quelqu'un qui vient juste de vous aider ? Lorsqu'elle s'enquiert de ce qu'elle peut faire pour moi, je lui demande de me raccompagner. En chemin, je lui invente une histoire grotesque de maladie incurable. Plus les mensonges défient la raison, plus ils sont acceptés. Céleste, un prénom de circonstance, s'émeut même, rassurant mes attentes fidèles à ma théorie de l'empathie directement proportionnelle à la misère. Nous nous tutoyons vite. Arrivés chez moi, je l'invite à boire un verre. Je n'ai pas besoin d'insister : le magnifique sapin que j'ai monté pour la circonstance n'a pas manqué d'éveiller la curiosité et la sympathie de l'invitée. Rien de plus simple que d'installer un climat de confiance avec une inconnue qui ne cherche qu'à oublier ses problèmes. Bien entendu, je pose la question fatale : « Que fais-tu pour le réveillon ? » Je n'interromps pas l'inévitable silence lourd d'embarras. Céleste baisse les yeux, laissant son désir de parler devenir palpable. Elle murmure ensuite quelques mots incompréhensibles pour prononcer d'un souffle presque brutal qu'elle n'a rien prévu. L'expression maladroitement me laisse deviner sa solitude et sa tristesse. Cette fille m'inspire déjà. Avec elle, je pense écrire mes plus beaux vers. Tel un ami compatissant, je lui soutire peu à peu son histoire afin de la retenir chez moi. La pureté de Céleste l'empêche de ressentir la moindre méfiance. A partir du moment où je suis devenu un de ses proches, son cœur m'a catalogué dans les gentils confidentiels incapables de nuire. Par bonheur, mon talent d'acteur m'empêche de bailler : le passé qu'elle me présente ressemble à tous ceux que j'ai déjà écoutés. Rien de vraiment nouveau, rien de vraiment intéressant, l'essence de la comédie humaine. Quand s'endormira-t-elle ? En principe, elle devrait déjà compter ses larmes avec Morphée. Je m'interroge quant à la quantité de drogue diluée dans son verre. Je n'ai pas le temps de penser à lui en rendre : elle s'effondre enfin. Sans mal – elle ne doit peser que cinquante kilos, je la porte dans la cave, la déshabille et l'installe sur la table d'opération. En attachant ses mains et ses pieds, quelques idées perverses me traversent l'esprit, c'est normal. J'attends qu'elle reprenne ses esprits avec un recueil de Musset pour me divertir. Je pense aux yeux terrorisés qui vont défigurer son visage. Elle gémit aussi sans doute, bavant sur l'épais bâillon. Pour me contredire, elle verse juste quelques larmes, toute entière résignée, tel un animal mourant attend d'être achevé. Mon côté sadique frustré, j'entame les hostilités. Avec deux piqûres, j'anesthésie son corps tout en la maintenant consciente. C'est à la vue du scalpel dont je m'empare que Céleste s'effraie de la situation, geint et tente en vain d'agiter ses membres paralysés. Je lui demande de s'apaiser afin de ne pas perturber l'extraction de son cœur que je m'appête à faire. Cette information gratuite l'épouvante, une mesquinerie pour me venger de sa fade réaction au réveil. Avec la précision d'un chirurgien, je ne tarde pas à sortir l'organe et à le tenir dans une main, battant d'un pur désespoir. Céleste s'est évanouie. Elle m'ôte décidément les seuls petits plaisirs afférents à cette routine macabre. Au cent-

quarantième battement, je le coupe et le dépose sur la planche de cuisine. Ne me demandez pas pourquoi ce nombre : j'applique la recette et je n'ai pas vraiment envie d'expérimenter ce qu'un battement de plus ou de moins offrirait, plus que satisfait du résultat actuel. J'entends la sonnette de ma porte. Décidément, Zack est d'une ponctualité à toute épreuve. Je retire mon tablier, me lave les mains, m'assure qu'aucune tache de sang ne puisse me trahir et je monte lui ouvrir. Comme d'habitude, il ne retire pas son borsalino ; j'adore son côté un peu *bad boy* très rétro. Je lui demande de prendre ses aises et, connaissant l'artiste, lui donne un verre de whisky pour patienter.

Je redescends terminer ma préparation. Je découpe, tant bien que mal, les deux ventricules – le gauche me donne toujours un peu plus de difficulté que le droit. Après les avoir hachés en petits carrés, je divise l'ensemble sur deux assiettes et rejoint mon convive. Lorsqu'il me voit mettre la table, Zack m'interrompt :

- Tu m'invites à manger ?
- En quelque sorte.
- Tu sais, je n'ai pas très faim et, en plus, une fondue bourguignonne...
- Oui, Zack, tu détestes les odeurs persistantes et tu tiens à tes vêtements. Mais tu veux connaître mon secret, oui ou non ?
- Je ne vois pas le rapport...
- Justement : fais-moi confiance et mange. Après, nous rédigerons un recueil de dix sonnets que Baudelaire nous jalouerait.
- Tu te moques de moi. Ne chercherais-tu pas à te venger de cette fois où j'ai parodié tes saynètes versifiées ? En plus, ta viande a un drôle d'aspect...
- Plus frais que ça, tu meurs. Je te le garantis. Allez, assieds-toi et mange. Il n'y a que quelques morceaux.
- C'est franchement pas appétissant...
- Tu veux écrire des poèmes magnifiques, oui ou non ? Mange.
- Pas du tout du tout du tout appétissant...
- Mange, au nom de la Poésie !

Sous l'autorité subite, Zack s'exécute. Depuis qu'il a commencé à prendre l'écriture au sérieux, il a plaqué Georges pour Charles. Terminé les polars à succès où le style n'aspire pas au Beau : il désire dépasser le génie même de Mallarmé. Ainsi m'a-t-il contacté suite à mes récents succès : vingt recueils de dix sonnets reconnus mondialement, de la pure poésie émouvant le moindre lecteur du plus illettré au plus intellectuel, autre chose que mes œuvres précédentes saluées par quelques internautes marginaux à la recherche de leur propre ego dans les commentaires abandonnés sur mon blog. Connaissant Zack depuis longtemps, ayant partagé avec lui quelques aventures délirantes dans un vol pour New York dont je passerai ici les détails, nous sommes devenus intimes. Même si nos considérations littéraires divergeaient, nous avons appris à nous connaître, nous avons même rédigé ensemble quelques lignes d'un même texte, bref, plus qu'un collègue de plume, c'est mon pote. Ces deux dernières phrases sont affreusement redondantes ? Oui, parce que j'ai encore un peu de mal à concevoir le lien qui nous unit. Un anachorète n'est pas plus solitaire que moi. Toute cette littérature – je suis poète et non nouvelliste, pour dire que je ne crains pas de partager avec lui mon secret, une découverte lue dans un parchemin aztèque. Je tais les conditions de cette trouvaille, protection des sources oblige, mais vous confie que ma raison demeura longtemps dubitative face à elle : je suis quelqu'un de bien et l'assassinat ne m'a jamais attiré. Il m'aura fallu une nuit blanche entière pour me décider, une perte de temps considérable à partir du moment où l'on consacre sa vie à l'Art, avec un grand A pour les mêmes raisons que pour les P de tout à l'heure.

Nous terminons rapidement d'ingurgiter le mets magique. J'avoue que mon estomac barbouillait les premières fois, surtout que je le mangeais cru – une nausée davantage due à l'esprit qu'à l'assiette même. Mes yeux avaient sautés le passage consacré aux variations possibles. Par exemple, une cuisson à la vapeur engendre des vers qui font ressentir les sentiments dans des évocations subtiles se diffusant chaudement dans le corps du lecteur. Ma préférée demeure la grillade : le poème vous attaque direct, intense, et vous brûle d'émotions allant jusqu'à vous faire sangloter. Là, avec Zack, j'expérimente la fusion plumitive. Vous l'aurez compris : mon acte s'avère aussi très intéressé. Lorsque deux auteurs se partagent le même cœur, il semblerait qu'une communion de leur âme permette d'atteindre le sommet de l'Art poétique. Ce conditionnel disparaît lorsqu'à sa dernière bouchée, Zack m'apostrophe : « Nous appellerons le recueil *Céleste*. » Comme lorsque j'étais seul, un irrésistible désir de composer des vers nous envahit. Nous en lançons ci et là, au hasard de notre inspiration. La méthode veut que la forme du texte dépende de nos goûts. Très vite, ma main se met à transformer toutes les lignes en alexandrins. Zack aussi, même s'il ne connaît aucune règle de prosodie. Sans déroger, le résultat étonne : en dix minutes précises, nous nous retrouvons face à dix sonnets techniquement parfaits.

- Que s'est-il passé ? s'éberlue Zack.
- Nous avons terminé notre recueil à quatre mains.
- C'est de la magie !
- Presque...
- M'expliqueras-tu ?
- Plus tard, relisons-nous plutôt.
- Oui, parce que là, je me souviens d'avoir écrit, mais je ne me souviens pas quoi...
- Ne t'inquiète pas, moi non plus. C'est l'une des particularités de cette technique.

Au fur et à mesure que nos yeux parcourent les textes, nos fronts se rident : nous ne comprenons rien, *nada de nada* ! Je ne vous parle pas du vide sidéral émotionnel ! Zack s'emporte soudain : « Je n'y crois pas ! Je n'y crois pas ! Qu'est-ce que tu m'as fait manger ! » Apparemment, l'expérience lui a permis de découvrir l'origine de la viande, phénomène intéressant dont je n'ai pas le temps d'apprécier la singularité. Zack ne se contrôle plus, il pleure, il crie et fonce sur moi pour me frapper. J'esquive comme je peux en essayant de le calmer. Je lui explique tout, la recette, mon succès, mais autant convaincre une autruche que, même sans pouvoir voler, c'est un oiseau. Il me pourchasse près de cinq minutes avant de s'arrêter : « Regarde, regarde ces gribouillages... Je suis complice d'un meurtre pour ça ?! » Il prend un poème au hasard et commence à le déclamer, riant étrangement.

*Les perles de la rose ouvrent les galaxies
Où je vogue, muon défiant les borées ;
Le cimetière est l'ancre où mille logorrhées
Répandent dans l'éther le savoir des pixies.*

Sans pouvoir entamer le second quatrain, Zack tombe dans les pommes. Il respire avec difficulté et je crois même que son rythme cardiaque faiblit. Un effet secondaire indésirable ? Je ne me souviens de rien de semblable. Je cours rechercher le manuscrit et scrute scrupuleusement chaque ligne afférente à la communion plumitive. Ne trouvant rien, je parcours le manuel au hasard, avec une nervosité grandissante. Dois-je appeler l'hôpital ? Comment expliquer ce foutoir ? Soudain, je remarque que la dernière page est collée à l'avant-dernière. Il s'agit d'un court chapitre consacré aux effets secondaires : « ... suite à une

rédaction, l'auteur s'évanouira si le texte diverge de sa propre conception du Beau (...) et il périra dans la demi-heure... » Horrifié, je m'empresse de lire le *nota bene* qui suit : « Dans une expérience de communion pluminive, si l'un décède, l'autre le rejoindra immédiatement à moins d'utiliser le cœur du partenaire pour rédiger un autre recueil, lequel dépassera toutes les attentes. » Je ne vais pas plus loin. Je fonce jeter Céleste à terre et la remplace par Zack. Il me reste peu de temps : il ne faut surtout pas que l'organe vital lâche prématurément. Je l'ôte avec précipitation, attend avec impatience les cent-quarante battements requis et dévore les ventricules tel un cannibale affamé – pardon l'ami, mais d'une certaine manière, je tiens ma promesse. De suite, je rédige un recueil intitulé *Zack*. Je n'y comprends rien : tout est formellement parfait, mais c'est totalement abscons, comme celui de Céleste. Je me dis que ce n'est pas possible, qu'il y a quelque chose qui cloche, que la perfection des vers en cache une autre. En moi, je sens le désir irréprensible de vouloir comprendre ces sonnets. Je triture mon cerveau, je lis, relis, encore et encore. L'obsession s'empare de mon existence. Je ne mange plus, je ne dors plus, je reste face à ces deux recueils comme un autiste balançant devant l'absence de son être. Au bout du dixième jour, un éclat scintille dans mon regard, une illumination. Et je ris, je ris, mourant dans les bras de celle que j'ai voulu posséder.

(...) Tant bien même le recueil correspondra à l'esthétique recherchée par l'auteur, celui-ci finira toujours par la dépasser et périra à en décortiquer les mécanismes et le sens – pulsion incoercible, car lorsque les mots de notre main ne se réfèrent plus à l'expérience de notre propre être, la folie offre à l'intelligence la félicité ultime. Seul l'aveugle soutient le Soleil du regard.

Extrait d'un manuscrit aztèque.

Slévich 

